

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une saison dans la vie des Français Ou Une liaison parisienne

Gabrielle Poulin

Numéro 2, mai 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, G. (1976). Une saison dans la vie des Français : ou Une liaison parisienne. *Lettres québécoises*, (2), 3–5.

Une saison dans la vie des Français

ou
Une liaison parisienne

de Marie-Claire Blais

«Madame d'Argenti ne savait comment s'expliquer la petite flamme agressive dans l'oeil de Mathieu Lelièvre...» (P. 94.)

La critique a été sévère pour *Une liaison parisienne**. À tort, il me semble. Ce roman est, de loin, le meilleur de Marie-Claire Blais depuis *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. C'est à la fois un livre drôle et tragique, tendre et violent, mais d'une tendresse retenue par l'humour et d'une violence tempérée par la satire et par l'ironie; un livre envoûtant qui manifeste une grande connaissance et un profond respect du coeur humain, en même temps qu'un amour quasi absolu de cette vie rachetée qu'est la littérature.

Mathieu Lelièvre, le héros-romancier, sous les traits duquel se cache l'auteur, vit ce qu'on peut appeler sa première saison dans la vie des Français. Le livre se divise en deux parties inégales quant à la longueur. Dans la première (141 pp.), la romancière raconte l'initiation d'un jeune Québécois à un certain mode de vie, celui d'une famille bourgeoise de la haute société parisienne; dans la seconde (32 pp.), qui forme une sorte de repoussoir à la précédente, elle se penche sur l'âme de la province française, cachée au coeur même de la grande capitale, dans laquelle Mathieu Lelièvre retrouve peu à peu sa propre vérité en découvrant, avec les origines de son pays, la valeur de l'héritage qu'il avait failli renier.

UNE LIAISON LITTÉRAIRE

Mathieu Lelièvre, cependant, n'est pas l'unique auteur de ce roman. Yvonne d'Argenti, elle aussi, est romancière. L'ambiguïté, ou mieux, la complexité d'*Une liaison parisienne*, résulte de l'entrecroisement des points de vue perspectifs des deux amants. Tout en écrivant, le romancier débutant lit par-dessus l'épaule de la femme de lettres. Témoin de la vie réelle de cette femme et de la vie qu'elle invente, il est aux prises avec une vérité «qui est toujours vraie mais qui change constamment» (41), vérité gigogne qu'il s'efforce de capter. Yvonne d'Argenti se présente à lui sous différents aspects. Avant tout, elle est l'héroïne de ses propres romans. Entre elle et son rêve de la femme idéale, Mathieu Lelièvre tente d'établir une équation. Sans le dire, il vise à identifier Yvonne d'Argenti et Yvonne de Galais. Pour cela, il doit recourir à tous les ressorts et à toute la fécondité du vocabulaire romantique que lui ont laissé ses lectures de collégien québécois des années '50. Il la trouve ou la dit: charmante, ténébreuse, magnanime, fascinante, subtile et qualifie sa plume de «ravissante et perfide». Elle exerce sur lui un véritable «envoûtement pictural». À mesure qu'il s'ap-

plique, à coups de mots depuis longtemps vidés de sens, d'épithètes boursoufflées, à peindre les traits de la femme dont il rêve toujours, ce Grand Meaulnes égaré dans ses illusions se heurte constamment à une madame Antoine d'Argenti terre à terre, telle qu'elle lui apparaît dans le désordre de sa maison quand, recourant à un vocabulaire grossier, elle réprimande les domestiques de sa voix criarde et pointue; quand, avec cynisme, elle dénigre dans l'intimité les connaissances et les amis qu'elle flatte dans leurs salons; quand elle accable ses fils de jurons et de reproches; quand, au sortir du lit, elle devient vorace et gloutonne. Dans toutes ces circonstances et dans d'autres plus pénibles encore où se manifeste le racisme le plus intransigeant, Mathieu Lelièvre doit corriger l'image de son héroïne. L'aveuglement volontaire de l'amoureux n'est pas incompatible avec la lucidité du romancier. Entre la perception de la réalité quotidienne de madame d'Argenti et le redressement que l'oeil de l'observateur doit opérer pour que l'objet réel coïncide avec l'image idéale, se creuse un espace suffisant dans lequel puissent insensiblement prendre forme et place l'humour et l'ironie.

Comme l'Odette de Swann,

Yvonne d'Argenti a su garder autour d'elle une zone d'ombre que Mathieu mettra du temps à percer et qui alimente en lui le mythe de la grande dame attirante et inaccessible. Cette femme noble, racée, dont le mari et la marquise sa soeur possèdent des châteaux, fréquente les salons les plus chics de Paris auxquels les Québécois ne sauraient avoir accès. L'environnement aristocratique où se meut cette femme, en tout point conforme dans son éloignement et son inaccessibilité au climat d'irréalité qui se dégage des romans français tombés entre les mains des jeunes Québécois, contribue à entretenir chez Mathieu Lelièvre le désir de connaître ces milieux parés de toutes les grâces de l'imaginaire et l'incite à considérer cette femme, qui daigne s'intéresser à lui, comme l'initiatrice par excellence aux secrets qui permettent à la vie de ressembler à la littérature. Seul un long cheminement intérieur pourra conduire Mathieu Lelièvre à miner le piédestal littéraire sur lequel il se plaît à ramener constamment son héroïne trop terre à terre.

L'épreuve sera d'autant plus longue et douloureuse que Mathieu n'est pas seul à entretenir le mythe de l'union nécessaire entre les valeurs aristocratiques et la littérature. En même temps que lui, la dame française réécrit une page de sa vie dans les bras de ce jeune Québécois fruste dont, par ailleurs, elle se soucie fort peu. Cette femme coquette, qui essaie de cacher sous les fards les rides sur lesquelles des siècles de légende et d'histoire ne sont pas parvenus à jeter la patine de la beauté; de dissimuler, sous l'ampleur d'une cape, don de la prodigalité d'un autre Québécois, en même temps que l'affaissement inévitable de ses formes, l'avidité qui, telle une mante religieuse, la pousse vers tout ce qui est jeune et riche, a besoin du jeune écrivain qui promet comme d'un miroir dans lequel elle cherche à se rassurer sur sa jeunesse et qu'elle tente d'éblouir des feux de son propre talent. En retour de cette attention qu'elle s'accorde à elle-même à travers lui, madame d'Argenti attend et exige la déférence, l'amour, l'admiration et des petits avantages matériels qui sont si peu de chose en

regard des biens de l'esprit dont l'abondance se répand si libéralement autour d'elle. Le sac à main qu'elle se fait offrir, dès sa première rencontre avec Mathieu et que celui-ci n'ose lui refuser, constitue le premier signal destiné à réveiller la suspicion du Québécois et à amorcer un lent retour aux valeurs du réalisme. L'image de cette dame de la haute société française recevant un tout petit sac à main de celui qu'elle considère comme un égal des serfs de jadis est un signe des temps pour le crédule qui a gardé vivant en lui le geste du noble jetant non seulement des pièces d'or aux petits, mais leur abandonnant sa bourse tout entière.

Lorsque, les yeux complètement dessillés, il décidera de rompre avec celle qui au fond n'a cessé de le mépriser, Mathieu Lelièvre devra encore exorciser son écriture de cette présence tenace. Le regard qu'il porte sur la vie des provinciaux, sur celle de ses compatriotes et sur la vie tout court restera longtemps obscurci par cette ombre dans laquelle il a découvert la face obscure de son âme.

UNE LIAISON INTÉRESSÉE

Le spectre d'Yvonne d'Argenti pèse de tout son poids sur le jeune romancier comme pèse sur la littérature québécoise la grande ombre de la littérature française. Comment trouver dans la réalité d'un Québec encore dans l'enfance la matière qui fait les chefs-d'oeuvre? Où sont parmi les femmes obscures, soumises et silencieuses de «ce pays de poudre», qui «passent l'hiver à la fenêtre», les héroïnes fougueuses et passionnées qui peuvent inspirer les romanciers d'ici? Quels salons, quels châteaux ont retenu assez longtemps ce peuple locataire des grandes migrations de mai, — «J'sais pas si j'vas déménager ou rester là!» —, pour être dignes d'être décrits dans les romans? Le bois neuf, la brique fragile peuvent-ils eux aussi soutenir l'édifice de la littérature? Aux

Français, les Québécois, comme cette romancière qui osa un jour écrire *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, ne peuvent montrer que leur pauvreté, leur misère, leur naïveté, leur candeur, leur caractère inculte et cela dans une langue qui n'a rien de commun avec celle de Racine, de Chateaubriand, de Balzac ou de Proust. Mathieu Lelièvre, lui, saura tirer profit de l'héritage de la littérature française. S'il tient à tout prix à entrer dans l'intimité d'une femme de lettres française, c'est qu'il veut apprendre les secrets de son art et réussir, — n'est-ce pas là le rêve inavoué de plusieurs romanciers québécois? — à entrer dans la grande, la seule littérature digne de ce nom, la littérature française? La forme du pastiche, qu'on a reprochée à Marie-Claire Blais dans ce roman, trouve dans cette ambition du jeune romancier sa raison d'être et sa justification. Écrire comme les Français, publier à Paris, être applaudi ou même semoncé par la critique parisienne, faire parler de soi sur la Rive gauche, se voir dans les vitrines des librairies du Quartier latin, c'est sortir de l'obscurité de sa province, être promu au rang de véritable romancier et, partant, promis à la gloire et à l'immortalité.

Une liaison parisienne, c'est aussi le roman de la désillusion du romancier québécois qui essaie, en regardant par-dessus l'épaule de la littérature française, d'élever son art au niveau de l'Art véritable et qui s'aperçoit, petit à petit, que les grandes passions ont parfois dans la vie le visage des vices les plus sordides, que les héros nobles et désintéressés ont des doubles réels racistes et cupides. C'est dans l'âme des humbles et des petits, cette majorité partout silencieuse, que Mathieu Lelièvre retrouvera la vérité et la beauté qu'il a cherchées vainement chez les supposés grands de Paris. À la lumière et à la chaleur de ce contact, il commencera à appréhender qu'eux seuls méritent d'être pris en charge par la littérature et qu'ils sauront en la rachetant de ses compromissions et de ses collusions passées la transfigurer. Sa liaison parisienne aura permis au jeune romancier québécois d'exorciser son oeuvre d'une présence et d'une influence qui menaçaient de la

scéroser. Par elle il aura appris à reconnaître ses propres démons et été ramené à son terreau natal, celui où ont grandi Jean Le Maigre, Héroïse, Emmanuel et où grand-mère Antoinette continue de dire inlassablement: — «Oui, ce sera un beau printemps».

LES RELATIONS FRANCE-QUÉBEC

Il existe une autre dimension dans ce roman conjugué du petit Québécois et de la grande dame française qui autorise une lecture politisée, sinon politique, d'*Une liaison parisienne*. D'une façon très humoristique, voire satirique, mais en ayant l'air de n'y pas toucher, Marie-Claire Blais brosse le tableau des relations et des accords France-Québec. Mathieu Lelièvre et Yvonne d'Argenti ne peuvent jamais être sur un pied d'égalité: il est petit, elle est grande; il est en pleine jeunesse et donc sans expérience d'aucune sorte, elle a depuis longtemps atteint la maturité; il est naïf, elle est rusée; il est inculte tandis que sur elle rejaillit toute la culture des siècles; il vient d'un «peuple sans littérature et sans histoire», elle, parente des héroïnes de Balzac et de Proust, a connu la monstruosité et la splendeur des guerres et des invasions. Mathieu est fasciné par le «cristal linguistique» de cette femme, ébloui par la «patine de la culture aromatique et raffinée» des Français qui, dans le cas des d'Argenti, les exempte de tout autre souci de propreté matérielle et morale. Le manque de manières, le caractère primitif du jeune descendant des coureurs de bois, qui ose venir chez elle sans téléphoner et laisse errer ses regards avec curiosité sur les objets et sur les gens, a de quoi choquer Yvonne d'Argenti qui connaît toutes les nuances de l'étiquette et a depuis longtemps l'habitude de voir sans regarder comme d'entendre sans écouter.

Si Mathieu, originaire d'un pays jeune, éprouve le besoin pour se va-

loriser de frotter son talent et ses espoirs au passé de la mère-patrie, madame d'Argenti, comme l'indique Marie-Claire Blais dans cette curieuse alliance de la particule nobiliaire et du nom du dieu moderne en l'honneur de qui se font toutes les plus basses compromissions, désire argenter sinon redorer son blason. La liaison des deux amants reposera donc sur une sorte d'entente tacite: la France fait une faveur au Québec en lui permettant de la côtoyer. Les avantages culturels que Mathieu tire de son contact avec les Parisiens doivent lui suffire et il doit afficher pour toute considération d'ordre pratique et d'avantage pécuniaire un désintéressement dont la prodigalité de madame d'Argenti lui donne un noble exemple.

Par ailleurs il est facile d'établir un parallèle entre la liaison de madame d'Argenti avec son jeune amant québécois, qu'elle remplacera aussitôt que l'opportunité lui en sera donnée par un jeune américain «matérialiste» et riche, et les relations qu'Antoine d'Argenti, qui aime les petits garçons, entretient avec le jeune Arabe qu'il est allé chercher en Tunisie. À ce petit misérable, d'Argenti veille aussi à procurer les bienfaits d'une éducation soignée et tâche de l'amener à goûter la beauté des châteaux de ses oncles. Il ne lui demande en retour de ces satisfactions de l'esprit que de payer de son corps, de sa jeunesse et de son affection. Les traitements que l'on inflige à cet innocent, la haine que lui voue Yvonne d'Argenti contribueront à faire naître en Mathieu Lelièvre le profond dégoût qui le conduira à rejeter tout ce que sa liaison parisienne lui a peu à peu révélé.

Par-delà la liaison de Mathieu Lelièvre et de Yvonne d'Argenti, par-delà le problème de l'influence littéraire de la France et des relations France-Québec, le roman de Marie-Claire Blais rejoint le drame universel de l'initiation de l'homme au royaume des ténèbres. Guidé par ses aînés, le petit d'homme revit pour son compte sa saison en enfer; il expérimente à son tour «la lente

ruine morale» (162) de laquelle il apprendra le cynisme ou l'indulgence. La chance de Mathieu Lelièvre, c'est d'avoir reconnu, assez tôt, en Yvonne d'Argenti le côté nocturne de son propre caractère, d'avoir pu prendre suffisamment de recul vis-à-vis de lui-même pour pouvoir raconter en la vivant cette liaison parisienne et, en la racontant, d'en scruter, au moyen de l'humour, de l'ironie et du pastiche, tous les mécanismes et tous les ressorts pour réussir à les démonter. Le roman, témoin et résultat de cette liaison et de cette relation, reste. Il a été publié au Québec, par un éditeur québécois. Il étale devant les yeux des Québécois, à travers les événements d'une saison dans la vie parisienne, quelques-unes des misères de la société française, comme naguère, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, publiée à Paris par un éditeur parisien, était allée révéler aux Français quelques aspects de la vie québécoise. Sur le plan littéraire, cette fois, l'échange est complet et réussi.

Gabrielle POULIN

*Marie-Claire Blais, *Une liaison parisienne*, Montréal, Stanké Quinze, 1975, 175 pp.